

Journée Jules Verne à Kaslik
Le 18 mars 2005

Intervention de Jean Akiki
Doyen
Faculté de Philosophie et des Sciences Humaines

Mots Clés : Jules Verne, le fantastique, le fabuleux, le réel, le héros, pédagogie

Le Héros vernien, image médiane entre le fantastique et le réel

Si le titre de mon intervention revêt la forme d'une mise en scène mitoyenne entre les deux rives du savoir, le plateau cherchera, le cas échéant, sa planche solide sous le lit des fluctuations ininterrompues de spectacles divers dont, seul, un être humain est capable. En effet, peindre ce tableau héraclitéen évoque, en premier lieu, un arrière fond authentique de la Fantaisie vernienne, héritière des siècles derniers et l'une des cinq facultés de l'âme, qui, d'un air hagard, laisse réfléchir sur sa rétine le dessin d'un *quadrupède ailé*. *Pinceau* et *palette* à la portée de sa main, la Fantaisie défie, en reine, les quatre autres dames disant :

*Mon art est incompréhensible
Puisque sans couleur ni pinceau
Je me forme et fais un tableau
De ce qui mesme est impossible¹.*

Ne vous persuadez point que je vais m'embarquer dans un éloge voué à la dame Fantaisie ou prétendre donner à son tableau la couleur qui me plaît et soutenir subséquemment que c'est vernien. Je ne cherche pas non plus à couvrir la réalité du voile de la vraisemblance langagière. Le réel est tel dans la mesure où l'imagination créatrice le rend possible. Autrement dit, si réel est pour l'homme, il n'est pas moins réel pour les êtres vivants qui vivent dans le quotidien. La différence réside, si différence il y a, dans la conscience de l'immédiat et du lointain, passé et futur. Or, l'imagination est conscience vagabonde, déliée de la forme visible, mais jamais réfractaire à l'ordre établi par la mère nature. Elle nous insinue qu'elle vient de nulle part, le *no mens land*, mais en fait, elle est la fille préférée du *hic et nunc*. En dépit de sa vanité et de son orgueil elle ne nous convainc guère de l'incompréhensibilité de son art, car tout vrai art, quel qu'il soit, est compréhensible. S'efforçant de nous dérober le geste et la couleur, se nourrissant de l'impossible, unique source de créativité, elle ne fait qu'assister ses camarades de joug, sans lesquelles elle même serait impossible.

Dans cette mise au point de l'objectif assigné à mon intervention, le fantastique, synonyme parental de l'imaginaire, et le réel, touche existentielle de l'expérience humaine, se

¹. cf. Andrée Lalonde, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Puf., 1983, p. 342

Les quatre autres dames en costume louis XIII sont : l'Entendement, la Volonté, le Sens commun, et la Mémoire. Gravure du XVII^e s.

Alors que pour Verne, l'imagination, telle qu'il la conçoit et la voit chez les romanciers de l'imaginaire, comme chez Edgar Poe, « est la reine des facultés... une faculté quasi divine, qui perçoit les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies... », in *Le Sphinx des glaces*, Omnibus, 2001, p. 1020

présentent solidement fondés sur les deux rives susmentionnées et délicatement connectées au fil de l'entendement qui distingue le héros vernien, en l'occurrence, l'homme tout simplement. Liées par en haut, les deux facultés le sont aussi par en bas. Essayons, sous l'effet du sublime qui distingue l'œuvre d'art du XVII^e siècle, d'imaginer cette bâtisse reposant sur un axe linéaire dont la Volonté, le Sens commun et la Mémoire forment les trois assises de base. Dans cette figure fantasque, le réel ne serait pas un ajout insolite ni un essai fortuit pour achever la forme hexagonale ou le chiffre pair, mais une réponse gratuite, sereine et normale aux caprices de l'imaginaire.

Pris par le jeu d'une alternance dialectique esthétisante, le réel et le fantastique se côtoient amicalement pour ajouter au spectacle une ombre de vérité difficile à dévoiler. C'est la raison pour laquelle ni le réel ni le fantastique ne peuvent revendiquer, chacun, à lui seul, ou à tour de rôle, la vérité laquelle se trouve partagée, réfléchie, en étincelles de lumières, sur la peinture révélatrice de mystères¹. Comment individualiser les traits, particulariser les couleurs, personnaliser les expressions, et saisir la véritable conception de l'œuvre. C'est un travail que les cinq dames ne réussissent à parfaire qu'avec l'assistance du Génie. Désaltéré à la fontaine des lumières, ce Génie est à même d'analyser le projet et de mirer la toile de fond, sur laquelle se reflète l'ensemble dans une harmonie exceptionnelle.

Jules Verne, Génie du 19^e siècle, s'élance dans une aventure romanesque, pressent les contours du « pas encore là » et agrée l'appel de son inconscience tourmentée par les images primitives, régénérées et mises à jour par un instinct de créativité, jamais assouvi. Ces images dont l'empreinte empâte la fine mémoire du Génie, surgissent de l'abîme vers la lumière proclamant *justice du temps* et de l'oubli. Elles cherchent leurs ailes pour outrepasser la censure, fouiller la mémoire et réhabiliter le fantasme.

Dans ce redressement psychophysiologique, Jules Verne est en quête de l'homme et de l'homme complet, qui ne peut souffrir d'aucun handicap, physique ou moral. Mais si le mal est quelque part, l'Odyssée vernienne nous présente, ainsi, un héros qui affronte la souffrance existentielle avec la ferme décision de venger le pauvre bienfaiteur Sisyphe et « le fol Icare fils de Dédale », en voltigeant ou en déjouant la pesanteur, la chaleur, la sentence et la jalousie des dieux. Il se familiarise avec le risque, le danger et la mort, mais il ne s'y intéresse point. Il réussit ainsi son rite d'initiation et en sort vainqueur, transformé et plus humain², élevant son regard vers le ciel, tantôt pour réclamer son concours et tantôt pour lui avouer : « attends-moi, j'arrive ».

Jules Verne, cent ans après sa mort, plus d'un tableau de ses romans illustres éclaircit le quotidien de notre existence embrumée par la sophistication de l'électromécanique mondialisante et la démythologisation déshumanisante. A ma connaissance, la relève, assurée par les romanciers modernes et contemporains, arrive à peine à enjôler ou à appâter l'imagination des petits, et ne réussit pas à porter leur regard un peu en avant. Et ce, par manque de mémoire prophétique et par conséquent d'esprit prophétique. En effet, la relève d'aujourd'hui éprouve du mal à tracer une véritable esquisse de l'homme moderne et de son image futuriste.

Qu'est-ce que Jules Verne a vu dans l'homme de son siècle pour lui faire visiter l'Olympe en touriste et passer outre ? Qu'est-ce qui fait que l'image de son héros refuse la plasticité de l'argile et la variété des couleurs fantaisistes pour se fixer sur la fluidité de l'« entre

¹. Dans ce cas là, la Vérité, *alétheia*, n'est pas prisonnière dans son palais solaire loin de l'opinion publique, doxa Δοξα, comme l'imaginait Parménide mais, voyage, inaperçue avec tout reflet de lumière, transportée par les flots qui ondulent éternellement nouveaux.

². Voir les travaux de Simone Vienne, *Jules Verne et le roman initiatique*, Université de Lille III, Service de reproduction des thèses, 1972

deux » ? Veut-il jouer le rôle du médiateur, sauveur de l'art, ou bien est-il contraint au ballonnement éternel entre deux choix, deux directions et deux pulsions. La figure de *l'homme pont* lui a-t-il été communiquée par Nietzsche de son vivant ou l'a-t-il pressentie de loin afin de perpétuer la race des surhommes ? Enfin, serait-il jamais créateur en dehors de cette mise en scène ? Je vais essayer, tant soit peu, et dans les limites de mes récentes lectures de et sur Jules Verne, dont le texte m'a été, jusqu'à octobre dernier, inconnu, de fournir une quelconque réponse ; daigne le Ciel, souvent invoqué par l'auteur et ses aventuriers, me venir en aide.

Pour définir, de prime abord, le héros vernien, il convient de le comparer à son adversaire, à sa mission, au risque, au danger et à l'ennemi qu'il affronte. Une première question dans *Vingt mille lieux sous la mer*, donne à notre héros la posture du combattant hors pair. On le voit pris par deux mouvements, embrouillés d'une apparente opposition occultant un problème ontologique plus grave que sa mystérieuse cognition : « Comment attaquer l'inconnu, comment se défendre ? »¹.

Cette question détermine la problématique principale de l'œuvre littéraire et dévoile déjà l'intérêt de l'auteur. Attaquer l'inconnu, c'est, en quelque sorte, se vouer moins à l'absurdité de l'occulte qu'à l'affirmation de son existence. C'est s'armer du non sens pour se défendre contre l'ineffable, le fuyant, ou le mystérieux et se laisser convaincre par le réel qui le prend à son compte. Les pères de la dialectique auraient mal à comprendre cette audace de l'esprit qui se précipite dans ces hasardeuses aventures. Car la première règle du jeu c'est de définir les concepts, connaître l'autre, sa puissance et ses tactiques. Or, devant cet *incognito*, le héros se mettrait à la recherche de sa propre identité, pour s'assurer, au moins, de l'égalité de chance dans le combat. Et s'il voulait, à la manière du Sage grec, se poser la question : « homme, connais-toi toi-même ! », la simple identification à l'adversaire ne satisferait guère sa curiosité, tellement est-il attaché à l'inconditionnalité de sa conscience vive. Il connaît déjà qu'il est devant l'inconnu et s'apprête à l'attaque, et cela suffirait à lui doter de l'assurance d'une certaine approche de la réalité qui ne trahirait point ses désirs, ses aspirations à l'héroïsme, et à la divinisation. En affrontant l'inconnu, notre héros se déclare supérieur aux héros légendaires, lesquels, inspirés, aidés ou guidés par les divinités, luttèrent contre les monstres ou autres réalités fantastiques de la mythologie primitive.

Cependant, le héros vernien ne cherche pas seulement à se mesurer à ces héros des temps révolus, non plus aux prophètes tels Moïse et Elie qui fut élevé au Ciel par un Char de lumière, et qu'il évoque à plusieurs reprises², il va plus loin. En véritable Français, admirateur des Américains, dont le dictionnaire ne renferme pas le mot « impossible »³, Jules Verne tente, dans ses aventures, à rendre sa lutte contre l'inconnu, réellement et humainement possible, faisant de l'attaque la meilleure tactique de défense légitime. Ainsi, la seule réponse qui pourrait satisfaire l'adverbe de manière de la question principale (comment) serait de dévoiler l'indicible, le pousser à se trahir, le réduire à un simple objet *High Teck* de la raison humaine, à être scientifiquement réalisable, être créature humaine.

¹. *Vingt mille lieux sous la mer*, Omnibus, 2001, p. 40

« Le plus terrible animal qui soit jamais sorti de la main du Créateur. » p. 40

« Etre phénoménal » p. 42 ; « phénomène de main d'homme » p. 50

« Le fantastique animal », « Adversaire » p. 46

². *Ibid.*, p. 226 ; *Autour de la Lune*, Poche, 2003, p. 234 ; *Robur-le-Conquérant*, Poche, 2004, 227...

³. « Rien ne saurait étonner un Américain. On a souvent répété que le mot « impossible » n'était pas français ; on s'est évidemment trompé de dictionnaire. En Amérique tout est facile, tout est simple, et quand aux difficultés mécaniques, elles sont mortes avant d'être nées. » *De la Terre à la Lune*, Poche, 2001 p. 26

Il dit dans *Vingt mille lieux sous la mer*, « je ne puis croire qu'un Américain soit jamais à bout de ressources. » Omnibus, 2001, p. 64

Combien heureux d'assister l'homme dévoilant l'inconnu de son ipséité, la fameuse *entéléchie* qui subtilise la *puissance* de son être ! Mais l'étonnement est toujours là pour amortir ou pour alimenter une « machine à théorie »¹ ou soupçon philosophique :

« *La découverte de l'existence de l'être le plus fabuleux, le plus mythologique, n'eût pas, au même degré, surpris ma raison. Que ce qui est prodigieux vienne du Créateur, c'est tout simple. Mais trouver tout à coup, sous mes yeux, l'impossible mystérieusement et humainement réalisé, c'était à confondre l'esprit !* »²

Jules Verne, qui a accompagné, à l'époque, les exploits, les nouveautés et le progrès très rapide de la science ne pouvait que rendre hommage à l'esprit humain, confondu fût-il ou avisé, et profiter de toutes les découvertes pour nourrir son imagination futuriste. La plupart de ses aventures furent réalisées par le moyen d'engins, de machines, et d'appareils qui étaient encore sous forme de prototype ou esquisse, projet de laboratoire. D'où la précision dans les détails et cette vaste et encyclopédiste connaissance des outils, sa description méticuleuse des lieux, et sa familiarité avec les animaux, marins ou terrestres. Ses héros étaient souvent des hommes de science ou en compagnie de savants. Il savait, en effet, que nombre de ces découvertes futuristes était à l'époque incroyable, ou tout simplement irréalisable. Tel est le cas de ce *Nautilus*, « *l'engin sous-marin qualifié de surnaturel animal* »³ « *... qui soit jamais sorti de la main du Créateur* »⁴, dont la description est amplement suffisante pour convaincre l'esprit scrupuleux et sceptique. Tels sont aussi les cas du *Boulet habité* qui va à la Lune⁵, ou cet autre qui va « *faire de France-Ville une Pompeï moderne* »⁶, nous faire croire, après coups, « *à la conquête du monde par les Allemands* »⁷ et finalement, cet aéronef, « *un oiseau qui se fait hélice* » dont « *le vol est hélicoptère* », baptisé *Albatros* et futur avion⁸.

Etant au centre de ses préoccupations, l'homme devrait, dans sa singularité exclusive, témoigner d'une forte prudence et perspicacité d'esprit vis-à-vis de la science et des produits de sa main. Jules Verne a pressenti déjà le risque qu'encourt l'esprit aventurier, impatient, et très ambitieux, qui désorienterait le progrès de la science. D'où donc son avertissement persistant de ne pas laisser la science se détourner contre les hommes et les asservir. Le Danger est ressenti par le héros du *Nautilus* quand il entre en conflit avec « *le désir de rentrer en possession de son libre arbitre et le regret d'abandonner ce merveilleux Nautilus...* »⁹, ou quand il fait du sous-marin, le havre de liberté et d'indépendance, un lieu lieu de lutte ressortissant d'un conflit millénaire entre prisonniers et hommes libres, maîtres et esclaves¹⁰.

La déclaration clé qui démasque le danger de la science est donnée dans *Cinq semaines en Ballon* : « *A force d'inventer des machines, les hommes se feront dévorer par elles* »¹¹. Si le cannibalisme n'avait pas déserté le roman de Jules Verne¹², le retour à l'âge primitif et, par conséquent, aux résidus conflictuels et instinctifs du psychisme, ferait flotter, sur la

¹. *Les tribulations d'un Chinois en Chine*, Poche, 2004, p. 14

². *Vingt mille lieux sous la mer*, op ., cit. p. 50

³. *Ibid.*, p. 40

⁴. *Ibid.*

⁵. *De la terre à la Lune*, Poche, 2001

⁶. *Les cinq cent millions de la Bégum*, Poche, 2002, p. 232

⁷. *Ibid.*, p. 116

⁸. *Robur-Le Conquérant*, Poche, 2004

⁹. *Vingt mille lieux sous la mer*, op. cit., p. 248

¹⁰. « *Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes (...)* Ah ! Monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maître ! Là je suis libre ! ». *Ibid.*, p. 73

¹¹. *Op. cit.*, p. 114

¹². Comme dans *Les enfants du Capitaine Grant*, Poche, 2005, p. 700 et 782

surface du quotidien, la peur d'un autre genre de cannibales qu'incarnerait la machine ou la science en général. La fin du capitaine *Nemo* est très révélatrice dans ce sens là : l'animal surhumain et fantastique, cet être phénoménal, le *Nautilus*, chef d'œuvre de succès et de progrès scientifique, se transforme, en fin de compte, en sépulcre. Après l'éloge à la science, mêlé d'amertume pour la perte du héros mystérieusement disparu dans le premier roman, Verne termine *l'Île mystérieuse* par l'évocation du sort tragique du héros qui gît placidement dans son tombeau. Le dernier mot qui dévoile le mystère de l'Île, c'est *Némo* !, le nom du héros retrouvé pour être enterré.

Dans *Robur-le-Conquérant*, Jules Verne dit que « *Ce sont des évolutions non des révolutions qu'il convient de faire* »¹. La différence est nettement visible entre les deux mouvements de l'histoire. Verne semble croire à l'évolution de l'espèce selon la théorie darwinienne². Que la mer soit le premier berceau de l'être, la matrice, « *mouvement et amour* », et par qui « *le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle !* »³, l'on comprend la raison de cet attachement à ce désert familial, « *où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés* », où l'on est plus libre et plus humain. L'on comprend aussi pourquoi le héros de la mer est aussi celui de la mort⁴, de la régénération et du retour à la vie. Verne n'ignore pas ces figures mythiques, ces archétypes calqués sur l'imaginaire de tous les âges.

Dans ce contexte, et à partir d'une prise de conscience profonde, Verne renoue avec un retour au religieux et, à tout le moins, à l'éthique, notamment, aux valeurs humaines, véhiculées par l'éducation religieuse. Toutefois, cela ne peut être qu'une impression générale, puisée dans la lecture attentive de l'œuvre vernienne, sans que les preuves, pour les cas contraires, n'aient été apportées, hormis les essais soupçonneux de son fils Michel en corrigeant et falsifiant le texte original de son Père⁵.

En effet, le souci pédagogique de l'auteur se manifeste dans la pertinente manière de greffer l'imaginaire sur l'information scientifique, technique, historique, botanique, agroalimentaire, nautique, aérodynamique, et enfin mythologique, biblique et écologique... Ce souci pédagogique est exprimé, par excellence, dans *Les enfants du Capitaine Grant* : « *...quoi de plus beau que de mettre la science au service de l'humanité* »⁶. Mais cette dernière ne devrait pas s'arroger le droit d'agir en despote dans le monde, car

« *La véritable supériorité de l'homme, (pour Jules Verne), ce n'est pas de dominer, de vaincre la nature ; c'est, pour le penseur, de la comprendre, de faire tenir l'univers immense dans le microcosme de son cerveau ; c'est, pour l'homme d'action, de garder une âme sereine devant la révolte de la matière, c'est de lui dire : « Me détruire, soit ! M'émouvoir, jamais !... »* »⁷.

¹. « La science ne doit pas devancer les mœurs. » *Robur-le-Conquérant*, op. cit., p. 246

A l'âge de la mécanique, Paris ignore ses propres génies, hommes de lettres, poètes et philosophes. *Paris au XX^e siècle*, Poche, 2004, p.52, 53, 54, et tout le monde manque d'indépendance, de gaîté et de liberté. p. 56- 72

Même la poésie ne chante plus la nature ou la beauté du monde, mais cherche ses images dans l'environnement de la mécanique, les escaliers en fer ou les machines à vapeur, « célébrer dans les vers les merveilles de l'industrie » p.79.

La mécanique touche aussi les valeurs : « Les machines ont tué la bravoure, et les soldats sont devenus mécaniciens » p. 144

². Voir *L'Eternel Adam*, éd. Mille et une nuits, 2001, p. 12, 14 ; 16-17 ; et 21

³. *Vingt mille lieux sous la mer*, Omnibus, 2001, p. 73

⁴. Voir l'*Encyclopédie des Symboles*, Pochothèque, 1996, p. 406

⁵. C'est grâce à la société Jules Verne que l'on a pu restituer le texte original, dans pas mal de romans posthumes.

⁶. *Les enfants du Capitaine Grant*, Poche 2005, p. 84

⁷. *L'Eternel Adam*, op. cit., p. 34

Par cette apothéose sans précédent, l'*Eternel Adam*, « à peine apparu sur la terre, ... poursuit, sans arrêt, son ascension »¹, et lance un appel à la modération, à la sagesse, pour harmoniser raison et vertu et ambition et modestie. L'humanité respire par deux poumons, dirait Verne : la science et la morale, la raison et la foi ; la devise est donc « *spiro, spero* »². Ainsi, on n'est pas surpris de voir un homme, du profil et de la régularité de P. Fogg, pour qui « *l'imprévu n'existe pas* », risque de perdre tout son pari de réussir le tour du monde en quatre vingt jours, quand il décide de s'arrêter en route pour sauver une femme du bûcher³ ; de voir un criminel se jetant dans la mer pour sauver une femme et ses enfants⁴ laissés pour compte et à la merci du typhon ; ou de lire dans Michel Strogoff, le militaire au sacré devoir : « *l'étranger, quand il arrive, est le parent de tous. C'est « celui que Dieu envoie »* »⁵.

Dans tous ses romans, Jules Verne incite, franchement et explicitement, ses contemporains des *Lumières*, à ne pas oublier Dieu (ou la Providence), omniprésent dans toute l'œuvre⁶. L'homme en a besoin pendant le périple d'aventures qu'il mène sur terre. A chaque traversée, une nouvelle expérience et, avec toute expérience, l'homme est initié à la vie supérieure, et après initiation, l'on devient homme bien fait ou homme tout simplement⁷.

Verne pourrait conclure :

¹. Ibid., p. 21

². « ... Enfin, vous connaissez la nature humaine ! Il suffit qu'on respire pour espérer ! Et ma devise, c'est « *sipro, spero* », qui vaut les plus belles devises du monde. » Ibid., p. 645

³. *Le Tour du Monde en quatre vingt jours*, Pocket, 1998, Chap. XII et XIII, p. 91 - 109

⁴. *Les enfants du Capitaine Grant*, Poche 2005

⁵. *Michel Strogoff*, Pocket, 1999, p. 122, et qui reprend l'accueil d'Ulysse après naufrage.

⁶. Presque dans toute l'œuvre de Jules Verne, l'appel au secours de la Providence et de Dieu est clairement évoqué. Tellement les dangers et les risques sont grands et souvent sans issue aucune, la solution miraculeuse, de la dernière minute, vient de la Providence qui intervient parfois par les hommes eux-mêmes. (le cas de l'Américain naufragé sauvé qui devient le véritable salut de ses sauveurs in *Voyages et aventures du Capitaine Hatteras*, Omnibus, 2001, p. 612 ; 613 ; 625 ; baptiser le port, Port Providence. et encore Bai de Providence, in *L'Île mystérieuse*, Poche, 2002, p. 135

« La devise du marin devrait être celle-ci : confiance en soi et foi en Dieu ! », *Le Chancellor*, Omnibus, 2001, p. 860 ; Dieu est à bord avec les matelots et naufragés. Ibid., p. 875 et 885

« Ces Américains étaient des hommes religieux, scrupuleux observateurs des préceptes de la BIBLE, et la situation qui leur était faite ne pouvait que développer leurs sentiments de confiance envers l'Auteur de toutes choses. » *L'Île mystérieuse*, Poche, 2002, p. 12 ; Prières et actions de grâces au jour de la Pentecôte. P. 243 ; p. 296 ; « C'était une fortune qui était tombée du Ciel » p. 340 ;

« Le hasard ! Spilett ! Je ne crois guère au hasard, pas plus que je ne crois au mystère en ce monde. Il y a une cause à tout ce qui se passe d'inexplicable ici, et cette cause, je la découvrirai. » in *L'Île mystérieuse*, Poche, 2002, p. 513

« ... comptant sur lui, et même sur la Providence ; il se disait poussé plutôt qu'attiré dans ses voyages, et parcourait le monde, semblable à une locomotive, qui ne se dirige pas, mais que la route dirige. »

« Je ne poursuis pas mon chemin, disait-il, souvent, c'est mon chemin qui me poursuit. » *Cinq semaines en Ballon*, Poche, 2004, p. 10

Pour ne pas trop encombrer le texte je me contente d'ajouter que dans *Les enfants du Capitaine Grant*, Poche 2005, Verne utilise ce vocabulaire providentiel plus de quarante fois, dont « C'est Dieu lui-même qui nous recommande d'espérer. » p. 809. A signaler aussi que *L'Île Mystérieuse*, dans sa totalité, est un hymne à la Providence, sujet qui mérite une étude particulière.

⁷. « Pourquoi se rabaisser ainsi et se targuer d'être Américains ou Anglais, quand on peut se venter d'être hommes. » *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, Omnibus, 2001, p. 730

« C'est un homme celui-là, et un vrai » de Cyrus, in *L'Île mystérieuse*, op. cit., p. 52

« Voilà un homme » ibid. p. 759

« C'est un homme, en effet dit le Tzar » *Michel Strogoff*, op. cit., p. 44 et 388

« Maintenant tu es un homme » *Les enfants du Capitaine Grant*, op. cit., p. 312

« *Ce ne sont pas de nouveaux continents qu'il faut à la terre, mais de nouveaux hommes.* »¹

Avec cette dernière proclamation pédagogique, Jules Verne laisse à son imagination le soin de trancher le dilemme entre régularité scientifique, qui fige la réalité dans son insipide apparence, et retour à la nature éternellement nouvelle et source inépuisable d'étonnement.

L'homme n'est pas seulement raison, il est aussi rêve et imagination, sens et affection. Le fantastique se nourrit de l'exploit scientifique, réel, et le fait planer dans le ciel de l'imagination créatrice. Verne insiste sur le retour intégral à la nature où les robinsonnades sont les bienvenues. L'homme est à tout moment apte de recommencer, car la nature est toujours généreuse et lui fournit tout ce dont il a besoin pour sa survie aussi bien que pour se dépasser, se surmonter. Cette insistance n'a pas seulement le but de flatter l'imagination et de réveiller la nostalgie du temps révolu, mais elle ouvre la porte au bonheur chaque fois que l'homme réalise son projet et devient homme. La conclusion du *Rayon vert* est très significative en laissant tomber le rêve, les exploits et les aventures sur les pieds de la rencontre amoureuse.

« ... *Nous avons vu mieux ! dit tout bas la jeune femme. Nous avons vu le bonheur même, - celui que la légende attachait à l'observation de ce phénomène ! ... Puisque nous l'avons trouvé, mon cher Olivier, qu'il nous suffise, et abandonnons à ceux qui ne le connaissent pas, et voudront le connaître, la recherche du Rayon-Vert !* »²

L'héroïne de cet épilogue a bien vu dans le réel ce que la légende a imprimé dans l'imagination : aidée par le « *hasard providentiel* »³, elle voit dans son cœur le reflet du vert paradisiaque, « *le vrai vert de l'Espérance* »⁴. C'est le reflet du salut dans le cœur d'*Olivier*. Cette image idyllique du héros, portant l'espérance et le bonheur dans son cœur, est plus forte que l'image mythologique (babylonienne ou biblique) envoyant un corbeau ou une colombe pour chercher le symbole de l'espérance et de la paix, de la vision qui est alors un face à face, une rencontre, un pied sur terre.

Où peut-on trouver ce paradis de colombes et d'oliviers ? Cette cité idéale longtemps et inlassablement convoitée par l'homme, et que Verne a voulu fonder avec ses savants et Robinsons du XIX^e siècle ? Ce n'est « *Ni en Allemagne, ni en Amérique, (ajoute Verne), ...mais c'est aux bords de la Syrie que nous verrons s'élever un jour la vraie cité modèle !...* »⁵. Espérons que cette vision prophétique trouve la chance de se réaliser, avec ou sans manœuvres scientifique et politique. Le Liban serait au rendez-vous.

¹. *Vingt mille lieux sous la mer*, op. cit., p. 130

². *Le Rayon vert*, Poche, 2005, 263

³. Ibid., p.126

⁴. Ibid., p. 32

⁵. *Les cinq cent millions de le Bégum*, op. cit., p. 161